

Départ des Fribourgeois vers le Brésil

Un devoir de mémoire et d'humanité

Le préfet de la Gruyère, M. Patrice Borcard et notre collègue Patrick Minder, tous deux historiens de formation, évoquent le contexte difficile de l'émigration de nos ancêtres fribourgeois au Brésil.

Que faut-il retenir aujourd'hui de l'émigration à Nova Friburgo? Faut-il glorifier et encenser les fondateurs et les pionniers qui ont pour la première fois foulé le sol brésilien? Faut-il rappeler les difficultés du parcours, les écueils, les contraintes, les aléas et, souvent la mort de ces expatriés? Certainement un peu des deux, comme l'écrit Patrick Minder, professeur d'histoire et géographie, qui signe dans le libretto du spectacle *Terre!* un intéressant article sur l'histoire de cette migration.

Vous pouvez prendre connaissance de l'intégralité de ce texte sous www.csmfr.ch/novafriburgo ou grâce au QR-code suivant.



En outre, Le Message publie ici les paroles prononcées par MM. Patrice Borcard, préfet du district de la Gruyère et Patrick Minder, pour évoquer le contexte difficile de l'émigration de nos ancêtres et nous inviter à réfléchir aux mouvements migratoires actuels.

Zum Gedenken an den Auszug der Freiburger nach Brasilien:

Das Musiktheater «Terre!» wurde am 13. und 14. April im Saal CO2 in La Tour-de-Trême aufgeführt. Zu Beginn der Aufführung erklärten Patrice Borcard, Oberamtmann des Greyerzbezirks und Historiker, und Patrick Minder, Geografie- und Geschichtslehrer am Kollegium St. Michael, dem interessierten Publikum, unter welchen schwierigen Umständen die Emigration unserer Freiburger Vorfahren stattgefunden hatte. Die beiden Historiker luden das Publikum ausserdem ein, im Rahmen der Jubiläumsfeier kritisch über aktuelle Migrationsbewegungen nachzudenken.

Le sens de la commémoration

Les commémorations servent à faire mémoire d'un événement passé mais, paradoxalement, en occultant certaines réalités, elles servent aussi à faire oublier. Oublier ce qui, dans les événements passés, ne correspond pas à l'image que nous nous sommes créée. Oublier ce qui, résonnant de ce passé, fait quelque peu grincer notre présent. Voilà pourquoi nous aimerions, en commémorant le départ de nos compatriotes pour le Brésil en 1819, tout autant rappeler les faits d'hier que les relier aux questions d'aujourd'hui. Placer le bicentenaire en 2018 alors que, il y a deux siècles, aucun Fribourgeois n'a encore mis pied en terre brésilienne, voilà un exemple typique du décalage qui existe entre la commémoration et la réalité historique. En 1818, c'est la signature officielle de l'octroi de terres qui est avalisée par le roi du Brésil. Ce traité de colonisation joue un rôle important dans la perception que se font les Brésiliens de l'histoire de Nova Friburgo.

Une conjonction de facteurs dramatiques

Le premier élément à relever bien sûr, c'est la pauvreté de notre pays il y a deux siècles. Peu ou pas d'industrie, hormis quelques ateliers textiles ou horlogers à la périphérie. Peu ou pas d'instruction, sinon un modèle ancien à l'usage exclusif des élites sociales. Et pas d'aide sociale, le sort des malheureux étant abandonné à la charité, tant aléatoire que disciplinaire, de l'Eglise et des particuliers. Mais beaucoup de maladies endémiques ou épidémiques, chez les gens comme chez les bêtes – on se préoccupera d'abord des secondes. Ce qui n'arrange rien, c'est que les premiers ont faim. Et que fait-on des pauvres, quand on ne peut les nourrir?

On les envoie chercher ailleurs leur subsistance. Le premier fait que nous devons garder à la conscience, à propos de Nova Friburgo, c'est que nous sommes en face d'une émigration de débars. Le pays de départ ne projette pas son espoir et ses forces dans une belle aventure, il se défait d'un fardeau, d'un excédent de bouches à nourrir. Méfions-nous des couplets enthousiastes sur les hardis pionniers. Leur courage individuel n'est pas en cause, ils avaient l'énergie du

désespoir. Leur patrie les avait abandonnés, bon gré mal gré, au péril d'un long voyage en mer et à la dureté de l'exil pour les survivants. Nombre d'Etats africains vivent aujourd'hui cette même situation.

Mais pourquoi la disette, sinon la famine, régnait-elle dans de larges contrées d'Europe occidentale, en cette aube du XIX^e siècle ?

Tous les Etats, grands ou petits, avaient été saignés par les guerres napoléoniennes, même les non-belligérants : Fribourg a fourni à l'Empereur des Français le même flux de soldats qu'à l'ancienne monarchie, avec les mêmes effets démographiques négatifs. En 1815, une fois Napoléon expédié à Sainte-Hélène, le cauchemar est écarté, mais cette année-là les récoltes sont partout catastrophiques.

Les Fribourgeois, des réfugiés climatiques

Une gigantesque éruption en Indonésie, celle du volcan Tambora, au début de l'été de cette funeste année 1815, a perturbé durablement le climat dans l'hémisphère Nord, de la vieille Russie aux jeunes Etats-Unis d'Amérique. Cette éruption, parmi les plus imposantes de notre histoire récente, représente dix mille fois la puissance des bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945. Les cendres et les gaz propulsés dans la stratosphère ont circulé plusieurs fois autour de la Terre, modifiant le climat de façon importante. On estime à une centaine de milliers de victimes les personnes directement touchées par ce phénomène, à 400'000 les décès dus à la famine et aux mauvaises conditions de vie dans nos régions.

La catastrophe indonésienne de 1815 pourrit le climat mondial pour plusieurs années. Et à l'image de cette œuvre peinte par Turner, les artistes mettent en scène, sur leurs toiles, le ciel voilé de ces étés sans soleil.



J.-W. Turner: Didon construisant Carthage

En Suisse, l'été suivant – si l'on peut qualifier ainsi cette saison de l'an 1816 nommé par les historiens «l'année sans

été» – ce non-été fut de 2,6 degrés plus froid que la moyenne. Cela vous paraît peu de choses ? On se fait de nos jours, à juste raison, les pires alarmes pour une variation de la température globale supérieure à 2 degrés vers le haut. Et voici donc le second fait à garder en mémoire : les émigrants de 1818, fondateurs de Nova Friburgo l'année suivante, furent exactement des réfugiés climatiques. Rien ni personne ne les persécutait, sinon la misère aggravée par le dérèglement du climat, situation aujourd'hui vécue dans plusieurs pays d'Afrique et d'Asie.

La propagande et le passeur, briseurs du rêve brésilien

Vue de Rio et du Brésil en général, la création de Nova Friburgo s'inscrivait dans une politique migratoire classique en cette période d'empires coloniaux, celle d'une immigration dite de peuplement. Un Etat, souvent autocratique, expédie ou invite dans un territoire qu'il contrôle, mais qui n'est pas assez peuplé pour que son économie soit rentable, des groupes de colons plus ou moins volontaires.

Deux exemples proches de nous, survenus après 1870, sont du même ordre : les condamnés politiques français envoyés en Nouvelle-Zélande, ou les Alsaciens quittant leur pays occupé pour coloniser l'Algérie. Le cas du Brésil, alors en mains du Portugal, est typique de cette immigration-là.

Le Brésil de ce début du XIX^e siècle souhaite la venue de ces populations étrangères ; il la favorise ou la suscite, au besoin par une propagande gouvernementale ciblée, mais pour l'organisation et l'acheminement, il se repose sur des intermédiaires plus ou moins fiables, plus ou moins honorables. À l'autre extrémité du spectre, des agences ayant pignon sur rue, dont celles des Etats de départ, essaient de contrôler l'activité.

À l'arrivée se trouvent souvent des affairistes sans scrupules, vrais maquignons ou parfaites crapules, comparables à ces trafiquants de chair humaine que nous désignons aujourd'hui sous l'étiquette de «passeurs».

Les voyageurs de Nova Friburgo les ont rencontrés, ils en ont eu besoin, ils en ont souffert. Aujourd'hui, cette dépendance à l'égard des passeurs perdure, elle est vécue par des millions de gens, sur tous les continents. Et les mafias de ce genre ont la partie d'autant plus belle que les pays de départ ne peuvent encadrer leurs émigrants, et que les pays d'arrivée peinent à les recevoir. Pas de doute : les images de ces bateaux voguant sur la Méditerranée, aux

hasards des vents et du destin, demeurent le symbole durable de cette émigration massive et désespérée.

L'émigration en images et en noms de famille

Peu d'images ont fixé le voyage de ces centaines de Fribourgeois quittant la terre de leurs ancêtres pour le rêve brésilien. Seul cet ex-voto les représentant au départ d'Estavayer-le-Lac, le dimanche 4 juillet 1819, voguant sur les eaux et invoquant la protection divine, a fini par être le symbole de cette folle aventure.



Ex-voto montrant le départ d'Estavayer-le-Lac, en 1819

Nous devons interroger la mémoire et l'histoire de cet épisode à la lumière de ce qui se passe aujourd'hui. La mémoire parle au cœur, elle mérite donc d'être cultivée. Les voyages, les rencontres, les échanges entre Fribourg et Nova Friburgo créent par-dessus le temps un sentiment de solidarité, de fraternité, avec ces ancêtres émigrés. Dans une interview récente à *La Gruyère*, Isabelle Raboud-Schulé, conservatrice du Musée Gruérien, relevait judicieusement que ce lien émotionnel passait par les noms de famille, si familiers à nos oreilles, des Brésiliens descendants des émigrés de 1819. Le phénomène mémoriel de Nova Friburgo s'est étendu par la suite à d'autres épisodes migratoires où des Fribourgeois étaient impliqués – on pense évidemment à la colonie argentine de Baradero.

La genèse de Nova Friburgo, ouvrage-clé de l'historiographie

L'engouement des Fribourgeois d'ici pour leur «succursale» brésilienne a été suscité par un rigoureux travail d'historien, le maître-livre de Martin Nicoulin, *La genèse de Nova Friburgo*.

Remarquable comme les choses s'enchaînent! Examinant un jour en compagnie de ses étudiants quelques sujets possibles de thèse, le professeur Roland Ruffieux lança: «Il y aurait encore un sujet magnifique, seulement il demande la connaissance du portugais.» «Mais je sais le portugais», répondit Nicoulin. Il l'avait appris sur le tas, dans son Ajoie natale, par amitié pour un voisin immigré originaire de ce pays. D'une certaine façon, la boucle était bouclée.

Publiée en 1973, cette thèse de doctorat eut des conséquences insoupçonnées. Au gré de ses six rééditions – dont une en portugais – l'ouvrage fut à l'origine du rétablissement des liens entre Fribourg et sa colonie brésilienne. De nombreux Brésiliens d'ascendance helvétique se plongèrent et se plongent encore avidement dans le livre de leurs racines. Les pages de Martin Nicoulin scelleront les retrouvailles de 1977 lorsqu'une délégation fribourgeoise est reçue à Nova Friburgo, dans une liesse indescriptible.

Le mouvement ne s'arrêta pas là, et nombre de recherches universitaires, dans les décennies suivantes, apportèrent de la substance et une armature scientifique au regain d'intérêt des Fribourgeois pour leur passé d'émigration.

Nova Friburgo, miroir de notre histoire

Ces recherches nous ont appris que l'aventure de Nova Friburgo constitue,

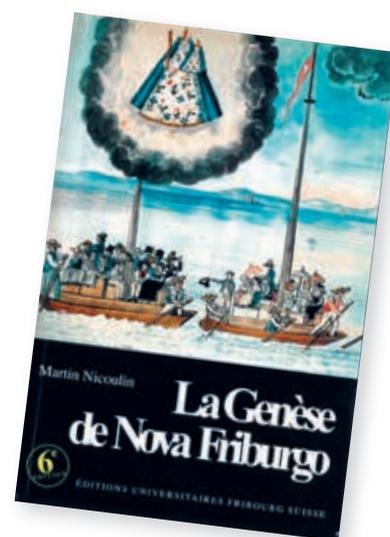
dans l'histoire fribourgeoise, un curieux effet miroir.

Car les vents de l'histoire tournent. Le Brésil, Eldorado rêvé au début du XIX^e siècle, est aujourd'hui miné par la crise économique et l'instabilité politique, alors que la Suisse défend avec détermination sa prospérité économique conquise dans l'après-guerre.

L'aventure de Nova Friburgo s'est progressivement transformée dans notre mémoire collective en une mythologie heureuse, présentant de manière idéalisée la construction d'une petite Suisse au cœur du Brésil. Le deuxième centenaire de cet épisode migratoire est une occasion de réfléchir à la fragilité de notre prospérité, à la versatilité de nos systèmes économiques.

Les migrants de Nova rappellent, dans l'écho de ce bicentenaire, le caractère impératif du devoir de mémoire et d'humanité que chaque génération a la mission de réinventer.

Patrice Borcard et Patrick Minder



La genèse de Nova Friburgo, thèse de Martin Nicoulin, parue aux Éditions universitaires, Fribourg, Suisse, 1973, 6^e réédition.